



David Goudreault traque sa Bête jusqu'au dernier souffle *Page F 3*



Louis Hébert et Marie Rollet, des ancêtres aux principes inspirants *Page F 6*

LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 29 ET DIMANCHE 30 AVRIL 2017



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

«Être immigrant, c'est dur. D'ailleurs, la folie touche l'immigrant plus que la moyenne nationale», rappelle la romancière Abla Farhoud.

Abla Farhoud, femme rapaillée

La romancière poursuit sa quête d'une paix intérieure par l'assemblage des fragments identitaires qui l'habitent

FABIEN DEGLISE

L'exil, qu'il soit forcé ou volontaire, ne peut jamais être un état temporaire. Il s'agit d'un «traumatisme permanent», laisse tomber la romancière et femme de théâtre Abla Farhoud. «*Quand on part une fois de son pays, on est foutu*, dit la Montréalaise d'origine libanaise, le sourire généreux et le regard vif arrosés par une lumière matinale d'avril qui entre par la fenêtre dans sa cuisine. *Cela m'a pris du temps à le comprendre. Quand tu pars une fois, c'est fini. Tu te retrouves à jamais en décalage avec toi-même, avec ton identité, fragmenté, à la recherche de quelque chose qui n'existe plus, et ce, jusqu'à ce que tu finisses par ramasser tous les morceaux qui te composent, toutes tes identités, pour former un autre toi et être en paix.*»

L'exercice de reconstruction peut être long, «certains n'y arrivent jamais. Moi, après plus de 50 ans, je commence sans doute à m'en sortir», ajoute l'auteure du *Bonheur à la queue glissante* et du *Fou d'Omar*, qui cette semaine a décidé de remettre son écriture sensible et ses introspections sur l'ailleurs, l'être et les identités composites dans l'actualité littéraire avec *Au grand soleil cachez vos filles* (VLB éditeur), sa dernière création. Le roman polyphonique

donne la parole à Youssef, Faïzah, Adib et Ikram, membres de la famille Abdelnour, de retour au Liban après 15 années passées au Québec. Il y a beaucoup de vrai dans cette fiction où les trajectoires humaines évoluent entre les années 60 et la tragédie du décalage qui donne corps à certains exils et façonne certains exilés. Dans un présent trouble et globalisé, traversé par les exils et les migrations, l'aventure romanesque tient même un peu lieu de fenêtre grande ouverte sur les déplacés, sur les déracinés en quête d'un nouveau territoire, pour mieux voir et apprivoiser leurs singularités et leurs différences.

«*Cette histoire se résume en un page*, dit Abla Farhoud en remplissant le réservoir d'eau d'une minuscule cafetière à filtre. *J'ai détesté vivre au Liban. J'ai été prisonnière de cette culture, malgré moi. J'y ai vécu l'enfer. Ça m'a traumatisée pendant des années, et ce n'est peut-être pas totalement fini.*» Des larmes s'accumulent dans le bas de ses yeux au fil de la conversation vont d'ailleurs rapidement confirmer le propos.

«*Je n'ai pas pleuré une seule fois en écrivant ce livre, contrairement aux autres*, dira-t-elle au retour d'une soudaine bouffée d'émotion déclenchée par l'évocation de la lettre écrite par Ikram à sa famille à la fin du roman. *Ce n'est qu'en lisant la première fois ce livre au com-*

«*Quand on part une fois de son pays, on est foutu*»

Abla Farhoud

plet que cela s'est produit, comme si le texte m'était rentré d'un seul coup dedans.»

Reconquête de soi

Entre le mépris d'un directeur des programmes de la radio nationale, où Ikram est embauchée, et les mises en garde d'une grand-mère sur le sourire que les femmes doivent contraindre en société pour éviter l'odieux ou l'horreur, entre la quiétude d'un bord de mer et les réticences d'un père envers sa fille qui veut faire du théâtre, un souffle névralgique caresse délicatement ces fragments d'existence qui témoignent d'une reconquête de soi face à l'incompréhension de codes culturels que l'on ne reconnaît plus parce qu'ils appartiennent désormais à d'autres. «*Les codes d'un pays oriental sont sournois parce qu'ils construisent un environnement où tout à l'air d'être simple et facile*, dit-elle. *Au Liban, cette codification des rapports sociaux frappe quand tu t'y attends le*

moins. Et forcément, cela fait beaucoup plus mal.»

Alors que dans le Québec des années 50, où elle est arrivée, Abla Farhoud se faisait régulièrement demander d'où elle venait, au Liban, c'est plutôt par la négative que le regard de l'autre se pose sur elle lors de ce retour, entre 1965 et 1969, qui peut facilement être qualifié de manqué. «*On nous disait: vous n'êtes pas d'ici!*» se souvient-elle en évoquant le corollaire de ce propos banal en apparence: la solitude intérieure qui finit par s'installer au cœur de l'exilé. Solitude que racontent à leur manière, par l'abnégation, par la résistance, par la folie, les personnages imaginés par Abla Farhoud comme pour mieux rapailler les éclats d'identité qui la compose.

Partager sa solitude

«*Si je n'avais jamais senti la solitude qui vient avec l'exil, dit-elle, je n'aurais jamais écrit. Rares sont les fois dans une vie où quelqu'un peut réellement et vraiment calmer ta peine. Rares sont aussi les gens qui te comprennent complètement et c'est pour cela que l'on écrit, pour briser notre solitude en cherchant à se comprendre soi-même et amener d'autres personnes à nous comprendre pour nous sentir moins seuls.*»

Le projet reste toutefois un éternel recommencement, reconnaît l'auteure dont les romans se succèdent depuis 1998

VOIR PAGE F 2 : FARHOUD



PEDRO RUIZ

«La vérité, c'est que les femmes sont capables aussi d'être des productrices de désir», explique la journaliste Lili Boisvert.

ENTREVUE

Chasser le chasseur et sa proie de notre imaginaire sexuel

Et si les femmes devenaient plus que des «réceptacles à désir» ?

DOMINIC TARDIF

Cumshot! Glisser dans le titre de son livre un mot appartenant au lexique de la pornographie comporte un certain nombre de risques. Celui de choquer. Celui d'être mal comprise. Celui, aussi, d'atterrir dans la mauvaise boîte courriel. «*Mon éditeur n'a pas eu de réponse de Bibliothèque et Archives Canada [où chaque livre publié au pays doit être déposé] pendant un bout parce que le courriel qui présentait l'essai était tombé dans les spams*», rigole Lili Boisvert.

Le principe du cumshot n'a pourtant que très peu à voir avec le monde du cinéma XXX, où cette expression désigne un gros plan de l'éjaculation d'un homme sur une femme, point culminant d'une écrasante majorité de scènes (nous dit-on). Pourquoi l'employer hors de ce contexte, alors? Parce que cette pratique cristalliserait, selon la communicatrice, une «*idéologie sexuelle qui définit le désir comme une pulsion qui provient des hommes et aboutit sur le corps des femmes*», condamnant les hommes à un rôle actif, et les femmes à un rôle passif.

Mais les hommes ne sont-ils pas nés pour chasser une proie, objecterait peut-être ici le pilier de taverne bien entiché, comme le reste de notre société, d'explications biologisantes selon lesquelles un homme, c'est un homme, et une femme, une femme, pis c'est ben correct de même, tsé veut dire?

«*Il y a beaucoup d'explications biologisantes qui sont utilisées comme une nouvelle religion*», observe en entrevue l'animatrice de l'émission *Sexplora* (ARTV), qui signe ici un livre parfait pour mettre fin à certaines conversations de comptoir, mais qui en provoquera aussi bien des nouvelles. «*Ça nous rassure de penser que les rôles dans la sexualité sont coulés dans le béton et qu'on ne peut pas jouer avec eux, que ça doit rester comme ça à tout prix, juste parce que c'est la nature humaine.*»

L'imaginaire, c'est fort

La sexualité est une activité profondément sociale, répète tout au long du *Principe du cumshot*

VOIR PAGE F 2 : PROIE

LIVRES > FICTIONS



POÉSIE

LE BONHEUR
CET ILLUSIONNISTE

★★★1/2

Julie Stanton
Écrits des Forges
Trois-Rivières, 2017, 64 pages

Julie Stanton cherche à définir le mot «*Bonheur comme dans bonheur*», au fil de son dernier livre. Très différent de ses précédents recueils consacrés à la mort de sa fille, empreints, tous, d'une authenticité fulgurante, ce nouveau venu transcrit une quête du sens propre à la vie contemporaine. La poète s'interroge sur les valeurs du présent, sur les leurres de la modernité, sur la «*poussière chaleur d'aluminium*». Or, la poète considère la quête du bonheur comme une illusion qui masque les valeurs pour elle essentielles. C'est un livre presque incantatoire à cet égard, rappelant que les migrations actuelles, les printemps optimistes tombent aussi en lambeaux, parfois. Revisitant l'Histoire, des origines en passant par les mythes du Sphinx, les spectres, les momies ou les cataclysmes, Julie Stanton creuse ce sillon de détresse qui fouisse l'âme. Les générations d'aujourd'hui ne seront plus que de «*jeunes fruits parachutés sur les villes anciennes/ils atterriront dans des maisons d'inquiétude/sous des ampoules bleues fissurées par les guerres*». Voilà pour l'avenir. Mais le bonheur, toi, où seras-tu? réclame la poète. Et de conclure: «*Pire tu nous as menti tu n'y seras jamais.*»

Hugues Corriveau



FICTION JEUNESSE

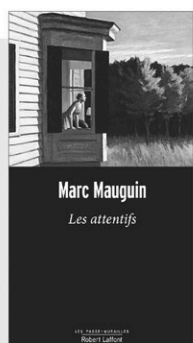
MON CŒUR PÉDALE

★★★1/2

Simon Boulterice
La Pastèque
Montréal, 2017, 104 pages

C'est l'été et les parents de Simon, 11 ans, quittent la maison pour un mois, le laissant sous la surveillance de tante Chantal. Son «*aura flamboyante de peroxyde de de spray net*», ses «*bras bruns de cabine de bronzage*» et son odeur de «*cosmétiques chimiques [lui] font tourner la tête*». Un mois à vivre le parfait bonheur, à se baigner, danser, faire des balades en décapotable et chanter à tue-tête «*matante Chantal ma beauté fatale quand je te vois mon cœur pédale*». Mais la lune de miel est interrompue par l'arrivée d'un livreur de pizza, un grand musclé, qui s'immisce entre les deux. Dans un roman graphique autobiographique, l'infatigable Simon Boulterice explore de façon ingénue les thèmes de l'attachement, de la trahison, de la déception dans une langue et un style qui ont fait sa marque, insistant sur des références propres aux années 1980 et à la culture populaire. Les illustrations vaporeuses d'Émilie Leduc ajoutent à l'effet nostalgique de l'ensemble, créant une atmosphère diffuse qui exprime ce retour dans le temps. L'habile fusion entre réalisme et candeur, perceptibles dans le trait, appuie efficacement l'univers tendre et cruel mis en scène par l'auteur.

Marie Fradette



FICTION FRANÇAISE

LES ATTENTIFS

★★★

Marc Mauguin
Robert Laffont
Paris, 2017, 192 pages

Marc Mauguin a d'abord été professeur de lettres, puis comédien au théâtre, avant de publier, à 50 ans, un premier roman. Il nous offre aujourd'hui son second recueil de nouvelles, *Les attentifs*, où il donne vie à douze tableaux du peintre naturaliste Edward Hopper. Chaque nouvelle est ainsi précédée de la vignette d'un tableau du peintre américain, de laquelle s'est librement inspiré Mauguin. L'auteur campe son décor sur la côte est des États-Unis, au détour des années 1950, et explore des êtres esseulés, éprouvés par des tourments qui s'apprennent à modifier le cours de leur existence. Ses plus beaux personnages sont des femmes aux prises avec le cadre rigide de la société bourgeoise, telle cette femme qui hésite entre le divorce et la mort. Il s'agit d'une belle rencontre entre les deux œuvres. Au style simple et épuré du peintre se marie la prose sobre de l'écrivain, qui aborde le drame sans démesure, le considérant à échelle humaine. L'abus de points d'exclamation agace et les éclaircies de bonheur y sont rares, mais on prend plaisir à ces portraits tendres, qui tissent une comédie humaine sensible et fracassante.

Yannick Marcoux

Marthe Pelletier en compagnie de Farès, Wilfredo et Ophélie, qui lui ont inspiré *Cœurs de cow-boys*

PEDRO RUIZ LE DEVOIR

FICTION JEUNESSE

Un western en fauteuil roulant

Marthe Pelletier brode avec humour un récit où l'aventure va au-delà des handicaps

MARIE FRADETTE

Marthe Pelletier et Richard Écrapou, duo qui nous a donné *Le méchant qui voulait être pire* en 2016, rejouent leur thème fétiche du western tout en abordant une réalité bien concrète.

Été 1970, Farès, 12 ans et trois quarts, coule des jours heureux au Ranch de la Montagne, un hôtel en bordure du désert acheté par ses parents. Dans cette oasis, il joue le rôle de chef d'une petite bande de cow-boys, au sein de laquelle se trouve Wilfredo, fidèle ami du héros, qui vient inconditionnellement passer ses vacances au ranch.

Mais dans ce Far West tout droit sorti d'une bande dessinée, le quotidien des personnages n'a pourtant rien de commun. Par nécessité, Farès, tête trapézoïdique, troque la monture

originale pour un fauteuil roulant. Ce jeune chevalier, valeureux et fonceur, est loin de se laisser arrêter par les quelques obstacles qui se posent sur son chemin. Aidé de Wilfredo, il organise même des randonnées pendant lesquelles «*les jeunes de la bande [...] écumant le désert en quête d'aventures, comme se balader par les nuits sans lune, chasser les coyotes et les serpents et d'autres activités du même genre, tout à fait palpitantes*». Puis, arrive Ophélie, celle-là même que Farès aperçoit en rêve, à la seule différence qu'elle porte des orthèses tibiales beiges et des bottes de cow-boy bleues et non rouges. Tout est là pour qu'il tombe amoureux.

Décloisonner le genre

Inspirée par des enfants lourdement handicapés qu'elle a rencontrés, Marthe Pelletier

brode ici avec humour, et un angle tout à fait singulier, une histoire fictive autour de leur réalité. Sans jamais tomber dans le mélodrame ou la pitié, elle use tout au contraire de beaucoup de finesse et offre une image lumineuse de ces jeunes. Grâce à elle, ces Ophélie, Farès et Wilfredo deviennent les grands acteurs d'un film dont ils sont les héros. Exemples de bravoure, ils sont d'ailleurs photographiés tout sourire en fin de récit, assurant un lien palpable entre le réel et l'aventure.

L'écriture de Pelletier relève beaucoup de la forme scénaristique faite de commentaires sur l'action, informant le lecteur des événements à venir, décrivant avec détails le décor et l'atmosphère mis en place pour chacune des scènes. Cette formule se mêle à des chansons et des lettres écrites par Ophélie,

un changement de voix narrative qui assure le dynamisme de l'ensemble tout en créant un effet inattendu et stimulant. Et à tout cela s'ajoute le trait bédéesque de Richard Beaulieu, alias Écrapou. Ses illustrations très typées nous plongent instantanément dans un décor de film western tout droit sorti d'un épisode de Lucky Luke.

Combiner l'univers de cow-boys, libres et sans lois à celui bien différent des enfants confinés à leur fauteuil décloisonne le genre et crée une rencontre tout à fait improbable et rafraîchissante.

Collaboratrice
Le Devoir

CŒURS DE COW-BOYS

★★★1/2

Marthe Pelletier
La courte échelle
Montréal, 2017, 128 pages

PROIE

SUITE DE LA PAGE F 1

Lili Boisvert. Voilà sans doute une idée encore choquante, tant elle va à contresens de notre intuition. Comment une activité n'impliquant (généralement) que deux personnes peut-elle être sociale? «*Le sexe est une affaire de traditions*», insiste pourtant le journaliste, en évoquant par exemple les émisssements et contorsions faciales produits par mesdames sous les couvertures, «*un comportement appris et même souvent consciemment adopté*», plutôt qu'«*une réaction instinctive et incontrôlable*». Désolé les boys.

«*Ça dérange encore beaucoup quand on dit que la sexualité, c'est social, et c'est pour ça qu'on a tellement envie de parler de la sexualité seulement sous l'angle anatomique. Comme ça, tu n'as pas à te demander pourquoi tu as tel fantasme. Tu te dis "ça me dépasse, c'est malgré moi", et ça coupe court à la réflexion*», regrette la membre du duo Les Brutes.

Mais bien qu'il faille admettre, par exemple, que la sexualisation des seins des femmes repose sur une absurdité et un choix parfaitement arbitraire, il apparaît tout aussi absurde d'espérer d'un homme (celui qui écrit ces lignes, entre autres) qu'il cesse un jour d'être ému par les seins d'une femme. Notre inconscient érotique n'est-il pas aussi puissant que ce qui n'appartient que strictement aux pulsions du corps?

«*C'est vrai qu'on n'est pas nécessairement plus libres parce que l'on comprend que ce n'est pas nos hormones qui génèrent tel fantasme en nous*, précise Lili. Cette prise de conscience, ce n'est que le début de quelque chose, d'un changement plus profond. Je ne veux pas d'ailleurs que les gens pensent que je suis au-dessus de tout ça. La ségrégation sexuelle [séparation sociale entre les hommes et les femmes], ça me purge, mais dans les faits, j'y adhère moi aussi quand j'adopte une mode féminine.

Nous avons été plusieurs à noter au cours de la dernière année que le «*Sans oui, c'est*

non» proposé aux hommes afin de bien s'assurer du consentement de leur partenaire s'arrimait mal avec une culture de la séduction contraignant les gars à prendre les commandes, voire à se montrer agressifs. Comment chasser en demandant constamment à sa proie si elle accepte de l'être?

Message idéal pour monde pas idéal

Selon Lili Boisvert, le «*sans oui, c'est non*» est «*un message idéal, qui fonctionne dans un monde idéal, mais on ne vit pas dans un monde idéal. Ce que je dis, c'est soyons un peu plus pragmatiques. Une fois qu'on a bien souligné que c'est important le consentement, est-ce que ça signifie que les hommes doivent demander la permission chaque fois qu'ils veulent embrasser leur partenaire? Non. Moi, je n'y crois pas. Sauf que si on vivait dans une société où les femmes pouvaient faire les premiers pas, où elles pouvaient être des sujets désirants, déjà, on viendrait de couper à la racine une partie du problème.*»

«*Il y a plein de filles super allumées sur le consentement qui veulent rester dans une dynamique de chasseur et de proie, poursuit-elle. Faut absolument que le gars prenne les devants! C'est sûr que ça crée une culture qui favorise les agressions. C'est normal dans notre culture que ce soit les hommes qui agissent, et que les femmes n'agissent pas. On ne veut pas que les femmes expriment leur désir, on veut qu'elles le reçoivent, qu'elles ne demeurent que des réceptacles à désir. Mais la vérité, c'est que les femmes sont capables aussi d'être des productrices de désir.*» N'est-ce pas là une réjouissante nouvelle?

Collaborateur
Le DevoirLE PRINCIPE
DU CUMSHOTLE DÉSIR DES FEMMES SOUS
L'EMPREISE DES CLICHÉS
SEXUELS
Lili Boisvert
VLB éditeur
Montréal, 2017, 256 pages

Serge Dupuis
LE CANADA FRANÇAIS DEVANT LA FRANCOPHONIE MONDIALE
L'expérience du mouvement Richelieu pendant la deuxième moitié du XX^e siècle
SEPTENTRION.QC.CA
LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

FARHOUD

SUITE DE LA PAGE F 1

en s'inscrivant dans une trame dramaturgique récurrente, avec des voix multiples posées sur des rôles savamment distribués pour assembler le récit et la figure de la folie fortement présente ou jamais très loin. «*Le fou est une métaphore extraordinaire de l'immigrant*, dit-elle. Il n'est jamais à la bonne place, jamais là où on pense qu'il devrait être.» Et elle ajoute: «*Être immigrant, c'est dur. D'ailleurs, la folie touche l'immigrant plus que la moyenne nationale.*» Des fé-

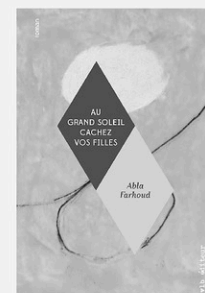
lures, entre tous les fragments de soi, que l'écriture vient temporairement guérir.

«*L'écriture guérit, dit-on, mais je crois qu'elle le fait surtout au moment de l'action, lors du contact direct avec les lettres que l'on assemble pour organiser notre pensée. Ce n'est pas comme une thérapie, c'est dans la jouissance du moment que l'écriture soulage, et c'est pour cela qu'il faut sans cesse recommencer.*»

Le Devoir

AU GRAND SOLEIL
CACHEZ VOS FILLESAbla Farhoud
VLB éditeur
Montréal, 2017, 232 pages

«*Je faisais un peu la fille naïve qui vient d'ailleurs et qui ne connaît rien. Deux mois au Liban m'ont suffi pour voir la scission entre les religions. Tout est confessionnel ici, même l'argent.*»

Extrait de *Au grand soleil cachez vos filles*

LIVRES
FICTIONS

La Bête, personnage de l'auteur David Goudreault, abuse de sa vulgarité avec intelligence.

JACQUES NADEAU LE DEVOIR

FICTION QUÉBÉCOISE

Le nez dans le caca
de nos hypocrisies collectives

Avec une langue rugueuse, David Goudreault clôt sa trilogie autour de sa Bête

FABIEN DEGLISE

Dans ta face, David Goudreault! Non, *Le Devoir* ne couvre pas juste les «*délivres fouriéristes de Québec solidaire*», comme tu l'écris joliment en page 74 d'*Abattre la bête* (Stanké), dernier volet de ta trilogie amorcée avec *La Bête à sa mère* et *La Bête et sa cage*. Le quotidien de la rue Berri — oui, il a déménagé — a un esprit bien plus ouvert que ça. Il s'intéresse aussi aux romans frondeurs, aux récits à la langue rugueuse et aux propos vachement provocateurs qui grattent subtilement les bobos du temps présent, le genre de bouquin qui vient nous mettre le nez dans le caca de nos dérives collectives et surtout de nos hypocrisies, de nos contradictions, sous couvert parfois d'une aventure rocambolesque mettant en vedette un psychopathe en fuite, amateur de putes, qui se déguise en punk dans Montréal pour se fondre dans la masse des perdus.

Parce qu'avoue, ce n'est pas seulement de la délirante cavale d'un cinglé presque

sympathique, évadé de Pinel où il a été interné au terme d'un procès qui ne l'a pas reconnu criminellement responsable du crime odieux qu'il a commis — une agression sexuelle aggravée, pour être précis —, qu'il est question ici? Ta Bête qui court pour retrouver sa mère, qui se vautre dans sa médiocrité, qui tient des propos naïvement dérangeants sur l'étranger, sur les femmes, sur les homos, comme un petit papy de Val-d'Or, comme un analphabète de la Côte-Nord, comme un animateur de radio de Québec, c'est le genre de monstre intérieur qui nous habite un peu tous. Celui que la raison cherche quotidiennement à incarcérer, mais que l'émotion, titillée par la bêtise humaine et le populisme ambiant, vient parfois libérer?

«*Ce qu'on appelle la réalité est une option parmi d'autres, rarement la meilleure*», écris-tu. [...] *Il y a toujours moyen de présenter les choses sous un angle favorable. Quitte à ce que ce soit un angle mort.* C'est vrai. L'actualité politique des der-

niers mois en témoigne, mais certainement pas ton roman, qui lui est bien vivant avec son verbe cru qui percute à chaque page et son récit qui distille les aphorismes de ton narrateur à la psyché instable comme des coups de poing dans la panse pleine de nos indolences et de nos certitudes. Le petit gauchiste nageant dans «*des bouillies utopistes assaisonnées à la lutte des classes*», le gros raciste qui ne voit que le terroriste dans l'arabe du coin, la petite-bourgeoise qui fait ronronner le système ou son mari qui laisse son confort éteindre ses rêves et ses illusions en prennent pour leur rhume. Et que dire du catholicisme obsessionnel de cette mère, figure d'une origine trouble, dont ta Bête est en quête, avec cette frénésie qui lui fait faire tout et surtout n'importe quoi!

Vulgaire et intelligent

Ça fourre, ça crie, ça suce, ça se gèle. Ça se cache à la Grande Bibliothèque pour se reposer et se soustraire à la traque des policiers — qui, c'est sûr, ne peuvent pas fré-

quenter ce temple des lettres et du savoir. Ça prend des coups sur la gueule, ça tire sur des chiens, ça pénètre l'autre par en arrière et ça parle sale dans cette histoire de Bête qui abuse de sa vulgarité avec intelligence, qui donne une autre intelligibilité à la misère humaine qu'elle exploite, narrativement parlant, s'entend, pour nourrir l'âme bien mieux qu'une «*photo de salades composées de Ricardo*» nourrit le corps, comme tu l'écris dans cette fin de trilogie qui prétend *Abattre la bête*.

Et pas besoin de se rendre au terme de ce récit joyeux pour savoir que le projet ne peut être qu'illusoire, puisque les monstres qui sommeillent, tout le monde le sait, ne peuvent qu'être remis en dormance, au terme de leurs incessantes évasions.

ABATTRE LA BÊTE

★★★★
David Goudreault
Stanké
Montréal, 2017, 240 pages

Femme au bord de la crise de nerfs

Marie-Renée Lavoie donne voix à une femme placquée par son mari après 25 ans de mariage

CHRISTIAN DESMEULES

À l'orée de la cinquantaine, une femme, mère de trois grands enfants, se fait plaquer par son mari, qui a choisi de tout recommencer avec une femme beaucoup plus jeune. Après vingt-cinq ans de mariage, cette expérience est pour elle un aller simple pour la dégringolade.

C'est le sujet particulièrement «original» qu'a choisi Marie-Renée Lavoie pour son troisième roman, *Autopsie d'une femme plate*. Empruntant le ton et le schéma d'une comédie de situation classique, le roman nous entraîne dans le sillage d'une femme au bord de la crise de nerfs permanente.

Diane Delaunais, la narratrice, a le sentiment d'avoir perdu toutes ses certitudes. Marchant sur la ligne mince

qui sépare l'autodérision et l'amertume, cette femme nous raconte sa foi perdue envers l'amour, le couple et (surtout) son ex-mari. «*La Terre compte plus d'enfants nés avec un sixième doigt de main ou de pied que de couples qui ont vécu véritablement heureux, ensemble, toute leur vie*», estime-t-elle, avec un soupçon de mauvais foi bien assumé.

Accusant ce qu'elle appelle sa «*platitude*» (dans tous les sens du terme, au physique comme au figuré), la protagoniste cherche où elle le peut les causes de cette rupture qu'elle n'a jamais imaginée. «*Je suis née plate. Le gène en cause s'est glissé dans la spirale de mon ADN pendant ma conception.*»

De séances chez le psycho-

logue en rendez-vous avec une copine à écluser des «*bouteilles de solution temporaire*», en «*petit pétage de coche*» au sujet de la nouvelle blonde de son ex, Diane évolue sans épiphanie de la stupeur à la rage en passant par la dépression et le renouveau. Sa plus grande honte est toutefois moins spectaculaire: celle d'être devenue une petite chose faible et fragile aux yeux de ses grands enfants.

Trop long

C'est une autre histoire de dérapage contrôlé, en somme, après *Le syndrome de la vis* (XYZ, 2012) dans lequel Marie-Renée Lavoie mettait en scène une enseignante de cégep insomniaque. *Autopsie d'une femme plate* est une sorte de long (trop long) épi-

sode de *sitcom* qui réunit tous les ingrédients du genre: un peu de rocambolesque, un humour corrosif, de bons dialogues, une vivacité certaine.

Mais il s'agit du roman le moins intéressant de l'auteure depuis *La petite et le vieux* (XYZ, 2010, Grand Prix de la relève Archambault et gagnant du Combat des livres), qui bascule ici sans complexe du côté de la comédie de divertissement, sans beaucoup d'introspection ni de délicatesse. Sans «autopsie» non plus et sans surprise.

AUTOPSIE D'UNE FEMME PLATE

★★1/2
Marie-Renée Lavoie
XYZ
Montréal, 2017, 248 pages

Grands départs et
petites disparitionsJohanne Fournier livre
un court récit sur le deuil
et le passage des saisons

CHRISTIAN DESMEULES

Comme le suggère le titre, *Tout doit partir*, il y est question de grands départs et de petites disparitions.

Car les deuils sont multiples dans le récit de Johanne Fournier — qui est aussi son premier livre — et ils y prennent plusieurs formes. Terminer la production d'un film (*Le temps que prennent les bateaux*, par exemple, tourné dans le port de Matane), le laisser aller et vivre sa vie, passer à autre chose. Anticiper et «vivre» la mort de son père.

Cinéaste documentariste originaire de Matane (*Montagnaises de parole*, *Cabines*, *Le temps que prennent les bateaux*), Johanne Fournier a longtemps habité Québec avant de retourner vivre en Gaspésie il y a 20 ans, d'où elle exerce son regard particulier et fixe le passage du temps.

C'est ainsi qu'elle se souvient de son père, le «*seul optométriste dans l'est du Québec pendant longtemps*», passionné d'histoire qui avait aussi été président de la Société d'histoire et de généalogie de Matane pendant 37 ans. Elle qui se retrouve désormais «*orpheline au bord de la rivière*», tandis que ses pensées se bousculent, se mêlent au vent, se font plus claires. «*Tout doit partir avec le temps. Les êtres chers comme les amours, les illusions comme les objets.*»

Capter le souffle
de certaines éternités

Passant du *je* au *tu*, s'adressant tantôt à une amie ou à un canard, Johanne Fournier note le passage du temps, égrène les saisons,

fixe l'écoulement des années. Au milieu de toute l'impermanence qui nous submerge, elle parvient ainsi à capter le souffle de certaines éternités. «*Tout le mois d'août est là: les saumons qui remontent dans le courant, le chat sous la balançoire, les criquets dans les épilobes, les amélanches juteuses et sucrées, les colibris frénétiques autour des abreuvoirs. La robe sèche sur la corde à linge. Je me baigne, elle sèche, je me baigne, elle sèche, je me baigne, elle sèche.*»

Témoin sensible et préposée au «*démontage*» de la vie de son père, dont elle va d'ailleurs transformer les artefacts en exposition photographique, l'auteure fait résonner cette citation de Marguerite Duras: «*Il faudrait prévenir les gens de ces choses-là. [...] Que c'est tandis qu'elle se vit que la vie est immortelle, tandis qu'elle est en vie.*»

Comme en prolongement de son regard de cinéaste, Johanne Fournier réunit ici les «*saisons éparses*» qui composent près de cinq années de son existence à la manière d'un fondu enchaîné. Entre le journal intime et le carnet de création, *Tout doit partir* témoigne aussi par moments de «*la vie dans nos campagnes qui libère et qui étouffe aussi par moments*». Un récit plutôt poétique, empreint de douceur et de fluidité.

Collaborateur
Le Devoir

TOUT DOIT PARTIR

★★★1/2
Johanne Fournier
Leméac
Montréal, 2017, 80 pages

Gaspard LE DEVOIR
PALMARÈS

Du 17 au 23 avril 2017

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSENT N° DE SEMAINES

▼ Romans québécois

1	Sur les berges du Richelieu • Tome 3 Amours...	Jean-Pierre Charland/Hurtubise	1/3
2	Abattre la bête	David Goudreault/Stanké	6/2
3	La femme qui fuit	Anais Barbeau-Lavalette/Marchand de feuilles	5/30
4	Le grand magasin Tome 1 La convoitise	Marylène Pion/Les Éditeurs réunis	-/1
5	Mon fol amour	Dominique Demers/Québec Amérique	4/4
6	Plus folles que ça, tu meurs	Denise Bombardier/Édito	2/11
7	La mort d'une princesse	India Desjardins/Homme	3/11
8	Des fleurs pour ta première fois	Guillaume Morrisette/Guy Saint-Jean	7/4
9	Taqwan	Éric Plamondon/Quartanier	-/1
10	Histoires de filles au chalet	Collectif/Golette	-/1

▼ Romans étrangers

1	Un appartement à Paris	Guillaume Musso/XO	1/5
2	Les enquêtes du département V • Tome 7...	Jussi Adler-Olsen/Albin Michel	-/1
3	La veuve	Fiona Barton/Fleuve éditions	2/7
4	Le dernier repos de Sarah	Robert Dugoni/Michel Lafon	-/1
5	Le saut de fange	Lisa Gardner/Albin Michel	3/15
6	Les pièges de l'exil	Philip Kerr/Seuil	4/2
7	Chaos. Une enquête de Kay Scarpetta	Patricia Cornwell/Deux terres	-/1
8	Fin de ronde	Stephen King/Albin Michel	5/7
9	Donne-moi ma chance	Debbie Flint/Les Éditeurs réunis	7/2
10	Sous le même toit	Jojo Moyes/Milady	8/9

▼ Essais québécois

1	En as-tu vraiment besoin?	Pierre-Yves McSween/Guy Saint-Jean	1/27
2	La langue affranchie	Anne-Marie Beaudoin-Bégin/Somme toute	4/3
3	Camarade, ferme ton poste	Bernard Émond/Lux	2/15
4	De quoi Total est-elle la somme? Multinationales...	Alain Deneault/Écosociété	3/6
5	Dictionnaire des intellectuels au Québec	Collectif/PUM	7/2
6	À nous la ville! Traité de municipalisme	Jonathan Durand Folco/Écosociété	-/1
7	Les yeux tristes de mon camion	Serge Bouchard/Boréal	6/25
8	Chère Ijeawele, ou un manifeste pour une...	Chimamanda Ngozi Adichie/Gallimard	9/3
9	Introduction à la philosophie • Tome 1	Normand Baillargeon/Poètes de brousse	-/1
10	Ne renonçons à rien	Collectif/Lux	5/10

▼ Essais étrangers

1	La vie secrète des arbres	Peter Wohlleben/Multimondes	1/5
2	Sapiens. Une brève histoire de l'humanité	Yuval Noah Harari/Albin Michel	4/62
3	La mémoire n'en fait qu'à sa tête	Bernard Pivot/Albin Michel	2/7
4	Brève encyclopédie du monde • Tome 2...	Michel Onfray/Flammarion	3/11
5	Chère Ijeawele, ou un manifeste pour une...	Chimamanda Ngozi Adichie/Gallimard	9/3
6	De la pêche à la truite et autres considérations...	Mark Kingwell/XYZ	-/1
7	Un racisme imaginaire	Pascal Bruckner/Grasset	8/4
8	Une colère noire. Lettre à mon fils	Ta-Nehisi Coates/J'ai lu	-/1
9	Nous habitons la Terre	Christiane Taubira/Philippe Rey	-/1
10	Le manifeste de la jeunesse	Johnny Pitts/Édito	7/2

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

LIVRES

FICTION ITALIENNE

Au cœur de rendez-vous manqués

Goliarda Sapienza et Margaret Mazzantini racontent à leur façon des histoires d'ombre et de lumière

CHRISTIAN DESMEULES

Venues d'Italie, ce sont deux histoires d'amitié trouble, de fascination pour un être du même sexe, de passion secrète et durable. Deux romans qui sont aussi, à leur manière, autant d'histoires de rendez-vous manqué.

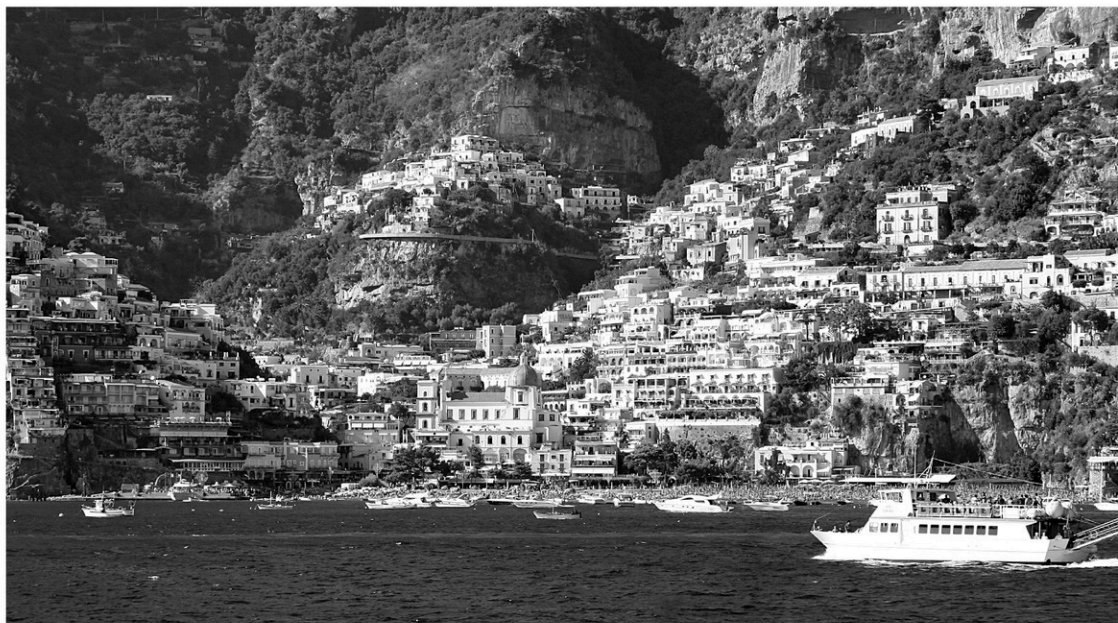
Le Tripode continue de publier des inédits de Goliarda Sapienza (1924-1996), femme de théâtre et de cinéma, écrivaine italienne qui nous a donné *L'art de la joie* il y a quelques années, son chef-d'œuvre, un gros roman libre et intense.

Après *Les certitudes du doute*, qui racontait la relation que l'écrivaine avait nouée lors d'un séjour en prison avec une codétenue, *Rendez-vous à Positano*, écrit en 1984, est l'un des tout derniers textes de Sapienza. Récit d'une fascination ambiguë lui aussi, il s'exprime avec le lyrisme particulier de l'écrivaine italienne.

Séjournant à Positano au début des années 1950, minuscule port de pêche et station balnéaire de la côte amalfitaine, Goliarda Sapienza va tomber sous le charme du village. Attirée par la magie des lieux et par la beauté magnétique d'une femme, elle va y revenir, s'y incruste. Rien d'étonnant puisque, selon la légende, c'est Neptune lui-même, le dieu de la mer, qui aurait fondé Positano par amour pour une nymphe...

Veuve depuis quelques années, héritière à peu près ruinée d'une vieille famille aristocratique qui possédait autrefois la moitié de la Sicile, celle que les habitants de Positano appellent la princesse Erica semble incarner à la perfection l'esprit du lieu, fait de mystère, de tradition, d'art de vivre et d'enchantement. «*Positano guérit de tout, vous ouvre l'esprit sur les douleurs passées et vous éclaire sur les présentes, et vous préserve souvent de tomber dans l'erreur.*»

D'année en année, de leur rencontre jusqu'à la disparition tragique d'Erica, de retrouvailles



WIKICOMMONS

C'est à Positano, charmante station balnéaire de la côte amalfitaine, que Goliarda Sapienza a situé l'action de son roman.

fêtées en malheurs amoureux, *Rendez-vous à Positano* est le récit de la relation ambiguë entre ces deux femmes, qui ont été amies, sœurs, confidentes. En creux, c'est aussi celui de la relation durable entretenue par Goliarda Sapienza avec ce petit village accroché à flanc de collines.

Des hommes malheureux

Margaret Mazzantini, 55 ans, l'auteure à succès d'*Écoute-moi* et de *Venir au monde* (prix Campiello en 2008), n'a pas eu froid aux yeux en choisissant le sujet de *Splendeur*, son sixième roman.

À la première personne, un homme se remémore ici certains épisodes de sa vie, au milieu

de laquelle brille comme un joyau une passion amoureuse impossible pour un autre homme.

Issu de la bourgeoisie intellectuelle de Rome, Guido, le narrateur de *Splendeur*, est voisin depuis toujours de Costantino, le fils des concierges, tout en bas de l'immeuble et de l'échelle sociale. Une amitié faite d'attraction et de répulsion qui va se cristalliser sexuellement la veille du départ de Costantino pour son service militaire à l'aube de l'âge adulte.

Guido, lui, partira pour Londres où, vite familier des milieux de l'underground, il va poursuivre des études d'histoire de l'art avant de devenir professeur à l'université, d'épouser une Américaine d'origine japonaise et d'adopter sa fille.

Du début des années 1970 jusqu'à notre époque, chacun de leur côté ils vont faire le pari de l'hétérosexualité et souffrir en silence de l'impossibilité de vivre leur passion au grand soleil. Jusqu'au jour où, vingt ans plus tard, ils voudront se revoir et goûter à nouveau au plaisir d'être ensemble, revivre cette «*stupéur effrontée*». Mais cette double vie, au final, aura des conséquences tragiques pour l'un et pour l'autre.

Et pour Guido comme pour Costantino, la douleur la plus intime deviendra une seconde peau: «*Tu souffres, mais le temps passe et la souffrance se mue en un chien qui dort sur le paillasson et glapit de temps en temps dans son rêve.*»

Si Margaret Mazzantini ne réussit pas tout à fait à nous faire voir la nature brute de cette passion amoureuse, dévorante et exclusive entre ces deux hommes, avec son écriture dense et lyrique — autre point en commun avec Goliarda Sapienza — elle parvient à incarner très bien la déchirure vécue par ses personnages.

«*La meilleure partie de la vie, c'est celle que nous ne pouvons pas vivre*», dira Guido. Une histoire intense d'ombre et de lumière, d'enfermement social et sexuel.

Collaborateur
Le Devoir

RENDEZ-VOUS À POSITANO

★★★★1/2

Goliarda Sapienza

Traduit de l'italien par Nathalie Castagné

Le Tripode

Paris, 2016, 280 pages

SPLENDEUR

★★★★

Margaret Mazzantini

Traduit de l'italien par Delphine Gachet

Robert Laffont

Paris, 2016, 414 pages

Effeuillage de fragments littéraires

Par les mots des uns et les lumières des autres, Brigitte Kernel et Sophie Divry explorent l'art de lire et d'écrire

GUYLAINE MASSOUTRE

Pendant vingt-cinq ans, il y a eu les heures et des nuits radiophoniques sur France Inter qu'animait Brigitte Kernel. Bien des lectures et des entretiens ont ainsi évolué sur les ondes où s'exprimaient des écrivains. Il y eut aussi des pauses d'été. Là, les cahiers de moleskine de Kernel se sont remplis de phrases glanées et recopiées, rien que le plaisir de se réenchanter auprès des écrivains.

Le *Livre amoureux du soir* de Kernel est le compendium de ces lectures. Une musique littéraire, fragmentée, en contrepoint des œuvres. C'est une mosaïque, une éphémère, un répertoire de curiosités dont la lecture suivie n'est pas indiquée. Tel un journal de lectrice, pourtant, celle-ci ramasse des perles pour imaginer un quotidien qui serait entouré de livres: une existence concrète au milieu des absents, des morts et des immortels.

Comment je vois le monde, titrait Einstein. «*Intuitivement*», répondait-il en se contredisant ailleurs. Les voici donc tous à plat, ces grands auteurs, Tchekhov, Platon, Hemingway et les autres, sans chronologie ni ordre, pour la beauté de l'instant, la trouvaille du verbe célébré dans un mouvement d'intelligence ininterrompu. Dèvetés de l'égo, de la marque personnelle, ces écrivains sont livrés à la relecture apéritive, qui offre les prémices du mystère, de l'éducation, du renouveau.

Ne pas méconnaître les joies modestes, l'étonnement, l'instant neuf. Secouer les habitudes, privilégier la forme courte, anthropologique, pour réveiller la passion d'aller plus loin. N'est-ce pas une voie de sagesse? «*Je vis, je suis, je contemple. Dieu à un pôle, la nature à l'autre, l'humanité au milieu. Chaque jour m'apporte un nouveau firmament d'idées. L'infini du rêve se déroule devant mon esprit, et je passe en revue les constellations de la pensée.*» (Victor Hugo)

Choses lues

Après son succès avec *La condition pavillonnaire* et *Quand le diable sortit de la*

salle de bains, où le réalisme contemporain est frappé d'impuissance et de révolte bien senties, la romancière Sophie Divry commente vivement ses lectures dans *Rouvrir le roman*. Elle campe l'horizon polémique sans lequel nulle écriture littéraire n'a de ressort.

Héritière du Nouveau Roman et d'une certaine avant-garde, où l'objet est souvent inconscient, grossi sous le scalpel du langage, la romancière discute avec les grands. Jacques Roubaud, le poète, est là en premier. Et puis Dufrenoy. Et une kyrielle d'autres, qui prônent une théorie de l'antithéorie. Qui privilégient les pratiques impures, les questions concrètes de l'écriture et la plongée dans la fabrique du roman.

Cet essai, très stimulant, provocant, attrape la formation littéraire pour lui opposer la pluralité des goûts et des projets, des styles et des trouvailles concrètes du texte. «*Dire quelque chose de notre époque*», écrit-elle sans hésiter, l'ambition n'est pas neuve, mais à reprendre. Car le roman voit «*la manière dont le réel agit dans notre corps, nos relations, notre conscience*».

Comment faire? La matière sensible de la charge verbale éclatera dans des objets-livres non sérieux, par des images déroutantes, des dialogues et des narrations réinventées, comme l'ont fait les romanciers des Amériques. Dans le plaidoyer énergique de Divry, l'audace intellectuelle soutient l'aventure de créer.

Collaboratrice
Le Devoir

LE LIVRE AMOUREUX DU SOIR

★★★★

Brigitte Kernel

Plon

Paris, 2017, 453 pages

ROUVRIRE LE ROMAN

★★★★

Sophie Divry

Notabilia/Noir sur Blanc

Paris, 2017, 203 pages



CREATIVE COMMONS

Les habitations Hallfield comptent parmi les projets de HLM réalisés par l'architecte Berthold Lubetkin à Londres.

FICTION ANGLAISE

Sacré George Clooney!

Marina Lewycka raconte avec humour le quotidien d'une HLM londonienne

MANON DUMAIS

On ne se tape pas sur les cuisses en lisant le nouveau roman de Marina Lewycka (*Une brève histoire du tracteur en Ukraine, Traders, hippies et hamsters*), mais on sourit presque constamment en pénétrant dans l'univers de Berthold Sidebottom et de Violet, locataires d'une habitation à loyer modique (HLM) conçue par l'architecte russe Berthold Lubetkin. Il faut dire que la romancière anglaise d'origine ukrainienne n'a pas son pareil pour faire d'un événement triste et solennel, telles les funérailles de la mère de Berthold, une suite de scènes burlesques et irrévérencieuses.

C'est sans parler du don qu'elle a pour esquisser des personnages aussi excentriques qu'attachants, comme cet acteur shakespearien obsédé par George Clooney qu'est Berthold: «*Satané George Clooney. Si nous n'étions pas nés le même jour, je m'en ficherais probablement; en fait, je ne fe-*

rais peut-être même pas attention à lui. Mais en l'occurrence, je ne pouvais pas m'empêcher de comparer son succès au mien [à son absence, plus exactement].»

Ayant apporté le modernisme en Angleterre dans les années 1930, Lubetkin croyait que les petites gens avaient aussi droit à la beauté et au confort. Or, les lois du logement social ont bien changé depuis que l'austérité s'est installée au Royaume-Uni. Afin de ne pas perdre son précieux appartement qu'il partageait jusqu'au décès de sa mère, Berthold demande à la veuve Inna Alfandari de se faire passer pour la défunte aux yeux de Mrs. Penny, gestionnaire du logement social. À sa grande surprise, l'Ukrainienne septuagénaire, trop heureuse de trouver un toit et quelqu'un à nourrir, accepte sans hésiter: «*Toute le jour je faisé golabki kobaski slatki mais il est personne pour manger avec depuis Dovik il morte*», dit-elle en s'exprimant laborieusement.

Un peu fêlée, un peu fourbe, la vieille dame est la source des situations les plus insolites et les plus amusantes de cette grinçante comédie sociale aux accents balzaciens où Marina Lewycka tire à boulets rouges tant sur les politiciens, les fonctionnaires, les nantis, les artistes, les immigrés que sur les assistés sociaux. Car dans *Rien n'est trop beau pour les gens ordinaires*, ce n'est pas tout le monde qui est beau et gentil comme Violet, nouvelle voisine de Berthold.

Corruption

Promise à un brillant avenir, la Kenyanne de 23 ans apprend bientôt que son nouvel employeur, un Québécois qui se la joue Français, est impliqué jusqu'au cou dans une histoire de corruption à Nairobi: «*Violet retourne à son dossier en s'efforçant de ne pas montrer son découragement. À ses débuts dans la société, elle débordait de confiance en elle. Et voilà qu'à la fin de son premier mois, elle se demande si elle ne s'est pas trompée de voie.*»

Suivant en parallèle les destins de Berthold et de Violet, qui se croiseront à quelques reprises pour sauver la cerisaie de leur immeuble de la tronçonneuse, le roman de Lewycka se déroule en une suite de courts chapitres où fusent les répliques loufoques et les situations cocasses. Alors qu'elle excelle à dépeindre les escroqueries auxquelles se prêtent certains locataires sans vergogne, la romancière ne fait pas montre du même aplomb lorsqu'elle explore le monde des bandits à cravate. En résulte un roman que l'on dévore avec bonheur, mais dont l'une des conclusions laisse perplexe.

Collaboratrice
Le Devoir

RIEN N'EST TROP BEAU POUR LES GENS ORDINAIRES

★★★★

Marina Lewycka

Traduit de l'anglais par Sabine Porte

Alto

Québec, 2017, 468 pages

LIVRES

À LA PAGE

Ressusciter la langue de Dieu



MAYA OMBASIC

Jacques Derrida était considéré comme un philosophe volontairement obscur, avec une pensée inintelligible et artificiellement innovatrice, mais surtout mystique, au point de totalement perdre son lecteur lorsqu'il entamait l'éloge de l'indicible et de l'incommensurable. Et pourtant, la genèse de sa pensée est on ne peut plus claire : miser sur l'écrit et la trace pour palper le drame de l'individu qui a perdu sa langue maternelle.

Juif d'Algérie à l'identité compliquée à qui on a donné puis retiré une citoyenneté sous le régime de Vichy, toute l'œuvre de Derrida témoigne de cette souffrance primordiale lorsqu'il écrit plus tard dans *Monolinguisme de l'autre* (Éditions Galilée) que le moi est un fantôme, une image désincarnée qui se dérobe sans cesse précisément parce que « *Je n'ai qu'une langue, or ce n'est pas la mienne.* »

Toutes les autres langues, dont l'arabe, le berbère et l'hébreu, étaient strictement interdites sous l'occupation de l'Algérie par la France. Le français, la seule langue qu'il parle, lui est aussi interdit puisqu'il ne s'y identifie pas vraiment.

Orphelin d'une langue maternelle, le philosophe résume sa souffrance dans cette formule désormais célèbre : « *Plus d'une langue.* » Ambiguë, elle met autant en lumière la perte primordiale de l'identité linguistique, par plus de langue du tout, que, paradoxalement, la possibilité de plus de langues, toutes les autres qui viendront se

greffer sur le spectre d'un moi déshérité à jamais de sa langue maternelle.

La langue de Dieu en héritage

Survivre grâce à plus d'une langue, Derrida le fait à partir de la philosophie, mais la littérature est tout aussi légitime pour parler du désastre individuel et collectif lorsqu'on ampute une conscience de la nécessité métaphysique de naître et de respirer librement dans la langue maternelle.

Dans *La langue oubliée de Dieu* (Éditions Érick Bonnier), Saïd Ghazal, le Libano-Canadien francophone, par le choix de son titre, fait irrévocablement penser à l'ambiguïté de Derrida : est-ce la langue parlée par Dieu qui est oubliée ? Ou plutôt la langue aussi oubliée par Dieu ?

Aram, le narrateur, est hanté par l'histoire qui lui a été transmise par ses grands-parents, rescapés du pogrom des chrétiens de Turquie au début du XX^e siècle, notamment lors du génocide de Seyfo de 1915. Au fil des pages, Aram s'efforce de traduire les mémoires de son grand-père Sowo, personnage aussi rocambolesque que tragique qui voulait traduire Rimbaud en syriaque, cette langue sémitique dérivée de l'araméen et parlée par Jésus lui-même, mais interdite et persécutée parce que dépositaire de la mémoire du premier peuple non-juif ayant accepté le christianisme.

Dans ce livre fort réussi, Saïd Ghazal ramène savamment le lecteur vers cet épisode génocidaire peu connu de la Turquie. En laissant le quotidien des personnages principaux s'effacer au profit de la Grande Histoire, il laisse cette langue oubliée et reçue

en héritage tenir le lecteur en haleine : « *Notre langue transpire la sainteté, mais elle exsude aussi l'oppression et l'oubli. Elle est notre unique attache culturelle. On a jeté son ancre sans se soucier de vérifier qu'elle était attachée au bateau, et nous allons à la dérive.* »

Transcrire pour échapper à l'oubli

Ne plus avoir de lieu où habiter une langue fait dire au Sowo le patriarche ce que Derrida racontait dans ses séminaires : « *que l'ultime fonction de l'écriture consiste à ébrouer le malheur qui s'accumule sur notre dos.* »

Traduire les mémoires familiales dans une langue oubliée, c'est surtout essayer de redonner leurs lettres de noblesse aux Syriques

Or, même si le grand-père joue le rôle du transmetteur de l'identité, c'est par la figure féminine, celle de la grande mère Warda, qu'Aram comprend le véritable poids du passé et de cette mémoire sanginaire qui prononce tout bas les mots de vengeance indéracinables, savamment brodés dans « *La déclaration universelle des droits de la haine* » et surgis dans les tréfonds d'une cathédrale de Mar Shmouni où cette femme fragile, alors jeune fille, avait réussi à se cacher, pendant que l'armée turque entamait le génocide contre trois peuples chrétiens : les Syriques, les Arméniens et les Grecs du Pont.

Aujourd'hui, la Turquie se dédouane de cette responsabilité sous prétexte que la République actuelle n'a rien à voir avec les actes commis par l'Empire qui lui a précédé. En attendant la reconnaissance et peut-être la réconciliation, le récit de Saïd Ghazal, à mi-chemin entre les mémoires et l'autofiction, raconte brillamment, dans une langue à l'ambiguïté derridienne, une tout autre histoire.

« *L'indicible est lui-même terrifié* » face au destin d'un peuple qui pourtant résonne avec l'actualité : la guerre en Syrie bat son plein, mais que sait-on de l'Église syriaque dont le siège millénaire était à Damas ? Et ses lieux saints et historiques qui gardent jalousement la mémoire des chrétiens d'Orient dont les bribes nous parviennent aujourd'hui par les nouvelles d'attentat sur les minorités religieuses et quelques émissions de France Culture ?

Traduire les mémoires familiales dans une langue oubliée, c'est non seulement essayer de mettre le baume sur un génocide dont on a peu parlé, c'est surtout essayer de redonner les lettres de noblesse aux Syriques qui « *demeurent les derniers porteurs et témoins de la langue de Jésus* ». C'est pourquoi Sowo, le grand-père, fabule sur le passé et le futur d'une langue seule capable de mettre un terme au bourbier présent.

« *Cette sublime et sainte langue qui fut le parler de tout le Croissant fertile et qui, à l'heure actuelle, n'est qu'une apostille dans la marge de l'ignorance, va refluer dans le désert négationniste où nous végétons* », dit-il.

Le récit de Ghazal fait surgir, peut-être malgré lui, une réflexion aussi vieille que le monde : la tentative de rendre le réel intelligible avec les lunettes absolutistes d'une figure patriarcale (Erdogan le Magnifique ne vient-il pas d'emporter la bataille avec son référendum constitutionnel qui lui confère plus de pouvoirs ?), pendant que la silhouette, en apparence effacée de la femme, transmet, à l'ombre de la sphère publique, les valeurs et les mémoires sanguinaires dans ce coin du monde où seule la possibilité de *plus d'une langue* peut faire écrire une identité multiple en se laissant imprégner par d'autres récits.

FICTION HAÏTIENNE

Dans les entrailles d'Haïti

Gary Victor et Néhémy Pierre-Dahomey sondent les blessures et les misères d'un territoire chéri

DANIELLE LAURIN

Comment demeurer humain dans des conditions inhumaines ? Deux romanciers haïtiens posent un regard sans concession sur la situation chaotique de leur pays.

Ce n'est pas d'hier que Gary Victor fouille de sa plume acérée les blessures et cicatrices de son peuple. Aucune dérive ne semble échapper à ce romancier, nouvelliste, scénariste et journaliste né en 1958 à Port-au-Prince, où il vit toujours.

Dans son 18^e roman, *Le temps de la cruauté*, celui dont on dit qu'il est un des auteurs les plus lus en Haïti met en scène un certain Carl Vausier, déjà apparu dans son œuvre et qui pourrait être son alter ego : figure littéraire et intellectuelle de premier plan en Haïti, l'homme passe au peigne fin les incongruités à l'œuvre dans son pays.

Mais le voici déprimé, désœuvré, pour ne pas dire dépressif. Déboires conjugaux. Un sentiment d'inutilité l'assaille, doublé de celui d'impuissance devant le chaos ambiant : misère endémique, violence généralisée, impasse politique. Et déraison contagieuse. Le tout accentué par le séisme de 2010.

À son grand étonnement, Carl Vausier résiste de plus en plus mal aux croyances populaires, alors que superstitions et vaudouisme s'offrent pour le plus grand nombre comme seule explication, seule ressource possible face au mauvais sort qui s'acharne sur l'île. Ce jour-là, dans un cimetière de Port-au-Prince où est enterré son père, il rencontre une jeune femme avec dans les bras son bébé emmaillotté. Une mendicante. Qui vend son corps. Elle lui demande de prendre soin de son enfant, le temps d'aller chercher des couches... en réalité pour aller satisfaire un client.

Mais la belle tarde à revenir. Va-t-elle abandonner là son enfant ? La fin du roman laisse entendre que tout est possible... Cette histoire que s'approprie à nous raconter Carl Vausier alias Gary Victor serait donc pure invention, affabulation, chimère, sur le thème de la rédemption ?

Quoi qu'il en soit, il est dit que la mère reprend son bébé. « *Il y a une telle grâce, dans la manière dont Valencia porte son enfant pendant qu'elle l'allaitte, là, assise sur une tombe, dans ce cimetière ! C'est un pied de nez*

de la vie à la mort, une moquerie contre la cruauté, l'incurie de ceux qui ont charge de cette cité que la boue et les ordures engloutissent un peu plus à chaque averse, à chaque élection. »

Le héros va se fendre en quatre pour fournir un toit à la mère et l'enfant dans le besoin. Question de se rendre enfin utile. Et de se racheter ? Pèse sur sa conscience une promesse non tenue faite à une femme et son fils menacés par un homme violent dans le passé lointain.

S'entremêle à ces deux trames, qui vont se rejoindre de façon inattendue, une troisième, où le héros s'est transformé en être sanguinaire pour une histoire de médaillon volé. La cruauté ambiante aurait donc eu raison de lui. Sur cette terre de désolation où l'obsession quotidienne consiste à assurer sa propre survie, il n'y aurait pas moyen d'y échapper.

Au final, vouloir le bien de quelqu'un, n'est-ce pas suspect ? N'attend-on pas toujours quelque chose en échange ? La jeune mendicante n'avait-elle pas raison de se méfier ? À la condition que tout cela ait bel et bien existé en dehors de l'imagination du héros, lui-même en pleine déroute, à l'image de son peuple.

L'errance et la folie comme porte de sortie

C'est une histoire d'abandon d'enfants que nous raconte Néhémy Pierre-Dahomey dans son premier roman, *Rapatriés*. L'auteur, né à Port-au-Prince en 1986 et établi à Paris depuis quelques années, fait le portrait d'une mère haïtienne qui a tout fait pour se débattre au milieu de la misère mais qui, désespérée, se résout à l'adoption internationale pour donner à sa progéniture les

chances qu'elle n'a pas eues de s'en sortir.

Le trait est grossissant, l'atmosphère presque carnavalesque malgré le tragique de la situation. On est ici plus proche du conte cruel que du roman comme tel. Les personnages, hypercolorés, n'en sont pas moins révélateurs.

L'action s'étend sur plusieurs années. La situation dans le pays périlite, la violence est partout. Le séisme de 2010 y est pour beaucoup.

La mère, au bout d'un certain temps, voudrait bien reprendre contact avec ses deux filles. Elle tente désespérément d'obtenir les papiers nécessaires pour se rendre en France retrouver son aînée, dans un premier temps. En vain.

Elle échoue, comme elle avait échoué, plusieurs années auparavant, à s'expatrier à bord d'un bateau de fortune. La religion, à laquelle elle s'est tant attachée dans le passé, ne lui est plus d'aucun secours. Ne lui reste qu'une porte de sortie : rejoindre les hordes d'errants et se laisser gagner par la folie.

Sombre allégorie, *Rapatriés*. Aussi sombre que *Les temps de la cruauté*. Dur constat, dans les deux cas, devant l'impasse des déshérités.

Collaboratrice
Le Devoir

LE TEMPS DE LA CRUAUTÉ

★★★★
Gary Victor
Philippe Rey
Paris, 2017, 174 pages

RAPATRIÉS

★★★★
Néhémy Pierre-Dahomey
Seuil
Paris, 2017, 192 pages

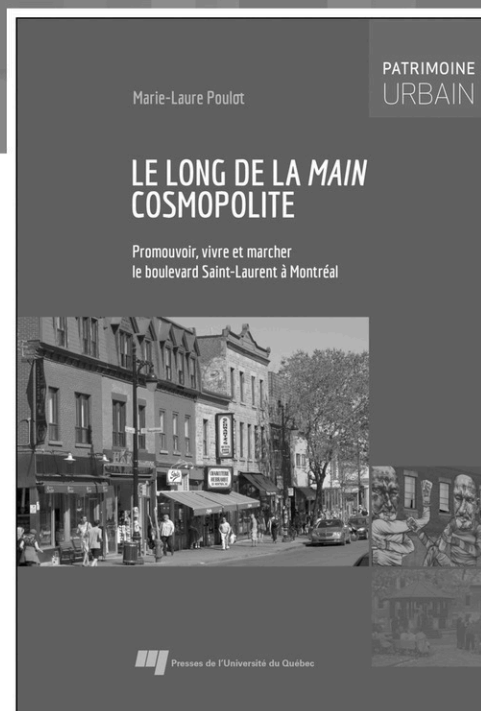
« *Belli installa tout de même, sans bruit sans compte, ses trois linges, les garçons et sa fille dernière-née qui, âgée de huit mois, n'avait pas encore de nom. Le désir de se reposer de la grande migration l'emportait sur tout le reste.* »

Extrait de *Rapatriés*

THONY BÉLIZAIRE AGENCE FRANCE-PRESSE

Un marché public de Port-au-Prince. C'est dans cette ville, où se déploient les nombreuses incongruités d'Haïti, que Gary Victor a situé l'action de son 18^e roman.

Espace d'échanges et de récits où se rencontrent les diverses expressions du cosmopolitisme.



LE LONG DE LA MAIN COSMOPOLITE

Promouvoir, vivre et marcher le boulevard Saint-Laurent à Montréal
Marie-Laure Poulot

2017 | 978-2-7605-4708-7

4500\$ PAPIER 3399\$ PDF EPUB

Plus de 1 500 livres à feuilleter

PUQ.CA

Presses de l'Université du Québec

On a tous besoin de savoir POUR AGIR

Louis Hébert, l'Abraham du Québec

LOUIS CORNELIER



Il y a 400 ans, jour pour jour, Louis Hébert était au beau milieu de l'Atlantique, sur un navire parti de Honfleur en direction de Québec. L'accompagnaient sa femme, Marie Rollet, les trois enfants du couple et Claude, le frère de Marie. La traversée de trois mois fut pénible. Lors d'une tempête épique, Marie offrit même son jeune fils, Guillaume, âgé de sept ans, à la grâce de Dieu, émouvant ainsi tous les membres de l'équipage. A la mi-juin 1617 débarqua enfin, à Tadoussac, la première vraie famille de colons de l'histoire du Québec.

Louis Hébert, surnommé «l'Abraham de la colonie» par le récollet Chrestien Le Clercq dès la fin du XVII^e siècle, a l'étoffe d'un héros taillé sur mesure pour le Québec. Sans être spectaculaires, sa personnalité et son œuvre n'en sont pas moins porteuses d'une impérissable noblesse. «Louis Hébert franchit les flots de l'Océan / Et s'en vint commencer la tâche d'un géant», écrivait le poète William Chapman (1850-1913) en l'évoquant. Qui, pourtant, se souvient vraiment du remarquable ancêtre?

Entretiens virtuels

Spécialiste de la Nouvelle-France, l'historien Jacques Mathieu, pour souligner le 400^e anniversaire de l'établissement des premiers colons à Québec, publie *La vie méconnue de Louis Hébert et Marie Rollet*. Bien conscient «que l'histoire est fille de son temps, c'est-à-dire qu'elle est autant influencée par le regard du chercheur sur le présent que par les réalités passées», Mathieu, en étudiant ces personnages, entend «examiner les éléments de modernité, voire d'actualité, qui ressortent de l'œuvre de Louis Hébert et Marie Rollet». Il nous permet ainsi de prendre conscience que le couple pionnier du Québec peut encore nous inspirer.

Les Québécois ont pour ancêtre un héros modeste aux principes remarquables et toujours aussi exemplaires 400 ans plus tard

Mathieu pratique l'histoire scientifique, c'est-à-dire fondée «sur des faits incontestables tirés de sources parfois récemment portées à la connaissance, mais soumises à une sévère critique». Il se permet néanmoins, ici, de donner un peu d'allant à sa présentation en proposant des «entretiens virtuels» dans lesquels l'historien, à la manière d'un journaliste, questionne directement Hébert et Rollet. Cette méthode a l'avantage de dynamiser un savoir historique plutôt touffu.

Né à Paris en 1575, en pleine guerre de religion, Hébert suit les traces de son père en devenant apothicaire. Les déboires financiers de sa famille compliquent toutefois son installation professionnelle — sa maison sera achetée par la reine Margot — et font naître son désir de tenter l'aventure du Nouveau Monde. Par deux fois, en 1606 et 1611, il ira en Acadie avec l'espoir de s'y installer et d'y faire venir sa famille, mais des querelles commerciales et territoriales tueront ce projet dans l'œuf.

En 1617, son ami Champlain le convainc de se joindre à lui à Québec. Il n'y aura plus de retour en arrière, même si les compagnies de commerce responsables de la colonie naissante feront tout pour lui mettre des bâtons dans les roues.

Colon instruit et déterminé, apothicaire respecté et catholique ami des Amérindiens qu'il souhaite convertir, Hébert, mort en 1627 après une chute sur la glace, a gagné son pari. Il peut revendiquer le titre de premier Québécois modèle.

Modeste et moderne

Homme de foi et de science attachant autant d'importance aux compétences intellectuelles que manuelles, Hébert brille par sa polyvalence. Pour Jacques Mathieu, selon qui «l'Abraham de la colonie n'aurait pu exister sans Marie», le premier colon et sa femme se distinguent même par leur modernité.

Ils ont su, en effet, «s'adapter à des situations conflictuelles entre catholiques et protestants», tisser des liens d'amitié et de respect avec les autochtones — Marie Rollet accueille et instruit de jeunes Amérindiennes, de même qu'un petit Noir, amené à Québec par les frères Kirke — et s'établir avec succès dans un environnement souvent hostile, à force de travail, en solidarité avec les autres. Avec la collaboration du phytologue Alain Asselin, Mathieu rappelle aussi que Louis Hébert «a contribué à l'évolution de la botanique» en envoyant des plantes d'ici à des scientifiques français.

La conclusion s'impose: le peuple québécois a pour ancêtre un héros modeste dont les principes remarquables peuvent encore nous servir d'exemples quatre siècles plus tard. N'attendons pas la CBC pour le redire.

LA VIE MÉCONNUE DE LOUIS HÉBERT ET MARIE ROLLET

★★★1/2

Jacques Mathieu
Septentrion
Québec, 2017, 248 pages



Des soldats canadiens portent un camarade blessé à l'issue de la bataille de Passchendaele, en 1917.

WILLIAM RIDER-RIDER BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES CANADA / WIKICOMMONS

HISTOIRE

Les tribulations d'un artilleur québécois en zone de Grande Guerre

De Valcartier à Arkhangelsk, Oliva Cinq-Mars raconte l'horreur de la guerre de 14-18 au-delà des clichés de Vimy

DAVE NOËL

Pour le premier ministre Justin Trudeau, la bataille de Vimy serait l'acte fondateur du Canada sur la scène internationale. Le combat dont on célèbre le centième anniversaire n'a pourtant pas marqué Oliva Cinq-Mars. En 1917, l'artilleur québécois est davantage impressionné par le bain de sang de Passchendaele. «Vimy, c'était un "pleasure party" à comparer à cette affaire», écrit le vétéran dans ses mémoires inédites, *De Valcartier à Arkhangelsk*, présentés par l'historien Michel Litalien.

Le jeune homme veut en découdre avec les «Boches» dès le début du conflit. Pour s'enrôler, il doit toutefois obtenir l'autorisation écrite de son épouse. «C'était presque un consentement de divorce que l'on demandait à nos femmes de signer.» Le va-t-en-guerre élabore un stratagème à bord du tramway qui le ramène chez lui dans le quartier populaire de Saint-Henri. «Comme ce papier était en anglais et que ma femme ne lisait que le français, j'ai réussi à la faire signer. Je passe sous silence le mensonge que j'ai dû inventer...»

Papier en main, Oliva Cinq-Mars met le cap sur Valcartier. La base militaire récemment aménagée au nord de Québec est déjà envahie par des salles de cinéma, des studios de photographes et des boutiques de babioles. «Partout où il y a des soldats, il y a de l'argent à faire», se désole la recrue qui rêve de gloire. «Tous, nous désirions partir au plus vite afin de devenir des héros.»

Sur la ligne de feu

Oliva Cinq-Mars est intégré dans une unité d'artillerie anglophone déployée dans le nord

de la France. On le retrouve notamment sur la Somme, à Vimy et à Passchendaele. L'artilleur regrette rapidement le calme du camp de Valcartier qu'il a quitté «si joyeusement» pour avoir du «fun», «et quel fun j'avais!», ironise-t-il au milieu des obus.

En ce début du XX^e siècle, les canons sont encore tirés par des chevaux ou à bras d'homme lorsque le sol est liquéfié par la pluie ou les bombardements. Les nouvelles armes font une timide apparition sur le champ de bataille. Tandis que les zeppelins allemands lâchent leurs bombes jusqu'à Londres, les chars d'assaut britanniques déferlent sur la Somme. «Nous sommes très surpris de voir ces machines», note simplement l'auteur dans ses mémoires qui nous laissent parfois sur notre faim.

La victoire de Passchendaele coïncide avec la Révolution d'octobre à Moscou. Pour enrayer la progression des bolcheviques, les alliés dépêchent un corps expéditionnaire dans le nord de la Russie. Oliva Cinq-Mars s'y engage pour s'extirper de la morosité du front français. S'il vante les exploits de ses camarades, l'artilleur est moins fier de leurs exactions au cœur de la guerre civile russe. «Je passe sous silence ce qui s'est passé sur la Volga, certains actes qui ne sont pas tout à fait à l'honneur des troupes canadiennes et dont il est préférable de ne pas parler.»

Oliva Cinq-Mars sort indemne du conflit. Son analyse géopolitique de la Grande Guerre fait aujourd'hui sourire. «S'ils avaient été victorieux [les Allemands] n'auraient-ils pas exigé le Canada comme l'Angleterre et la France ont exigé d'eux des colonies», s'interroge le vétéran

« Les pauvres chevaux attachés dehors à la belle étoile, au froid et à la pluie, tremblaient continuellement. Que la guerre était dure pour les pauvres bêtes qui pourtant se fichaient de savoir qui gagne ou perd la guerre. »

Extrait de *De Valcartier à Arkhangelsk*

décédé à l'aube de la Seconde Guerre mondiale. «Je me demande des fois si l'on ne serait pas tous mieux morts, plutôt que de vivre sous la domination des Allemands.»

Le Devoir

DE VALCARTIER À ARKHANGELSK
MÉMOIRES DE CAMPAGNE D'UN ARTILLEUR DU QUÉBEC (1914-1919)

★★★

Oliva Cinq-Mars
Athéna
Montréal, 2017, 201 pages

MOUVEMENT SOCIAL

Par-delà le Printemps érable

Arnaud Theurillat-Cloutier narre une histoire «engagée» du mouvement étudiant québécois

MICHEL LAPIERRE

En 2012, le leader étudiant le plus radical de la lutte contre la hausse des droits de scolarité, Gabriel Nadeau-Dubois, qui aujourd'hui entend succéder comme député à François David, affirmait vouloir marcher «bien au-delà de cette grève, afin qu'un jour le peuple du Québec reprenne aux affairistes et à l'argent les rênes de ce pays». Arnaud Theurillat-Cloutier anime *Printemps de force*, son portrait de la jeunesse progressiste, d'un souffle semblable.

Il n'hésite pas à présenter l'ouvrage comme «une histoire engagée du mouvement étudiant au Québec (1958-2013)» et à le dédier à ceux et celles qui militent pour «le droit à une éducation émancipatrice, libre et gratuite». Maintenant professeur de philosophie, il a pris part aux luttes entre 2005 et 2012. Il sait par expérience de quoi il traite. On le croit lorsqu'il soutient qu'il s'agit du «mouvement social le plus dynamique du Québec, si ce n'est du Canada et des États-Unis réunis». Pour en montrer l'éclosion né-

« Le Printemps érable est devenu un des rares mouvements sociaux dans le monde à avoir freiné une politique d'austérité dans les dernières années »

Extrait de *Printemps de force*

cessaire et rapide, il rappelle le retard considérable de la province en Amérique du Nord: «Sur une population de 5 millions d'habitants, seuls 23 000 jeunes étaient inscrits dans une université en 1962.» Trois étudiants de l'Université de Montréal, dont Francine Laurendeau, fille d'André Laurendeau, rédacteur en chef du *Devoir*, avaient vainement tenté en 1958 de rencontrer Maurice Duplessis, premier ministre du Québec.

Ils voulaient lui remettre un mémoire sur l'accession à l'université au nom de l'association de leur établissement. Celle-ci, comme le signale si bien Theurillat-Cloutier, «a ouvert la voie au syndicalisme

étudiant dans la province». Dès 1945, *Le Quartier latin*, journal du milieu, préconisait la gratuité scolaire. Cependant, Duplessis, par autonomisme provincial et conservatisme, refusait les subventions fédérales aux universités et toute mesure novatrice.

Révolution tranquille

On comprend que le mouvement étudiant, sans cesse renforcé, ait salué la Révolution tranquille avec ferveur. Il y participa même, souligne Theurillat-Cloutier, «en revendiquant bien plus qu'une simple politique de "rattrapage"». Juste après avoir manifesté contre les déficiences du système des prêts et

bourses, le mouvement s'est affermi en 1975, pour le Québec, comme une association nationale.

Grâce aux pressions étudiantes, le gel des droits de scolarité s'est maintenu de 1975 à 1990 pour ensuite laisser place à une hausse presque continue, contre laquelle en 2012 le Printemps érable est né. Même si la hausse est beaucoup moins fulgurante que celle qu'a connue le reste du Canada, elle ne tient pas compte du persistant retard québécois qui découle d'une infériorisation politique de plus de deux siècles.

Voilà ce que sous-entend Theurillat-Cloutier et que proclame Nadeau-Dubois, qui ont vu dans le printemps de 2012 l'éveil d'un peuple.

Collaborateur
Le Devoir

PRINTEMPS DE FORCE
UNE HISTOIRE ENGAGÉE DU MOUVEMENT ÉTUDIANT AU QUÉBEC (1958-2013)

★★★1/2

Arnaud Theurillat-Cloutier
Lux
Montréal, 2017, 496 pages